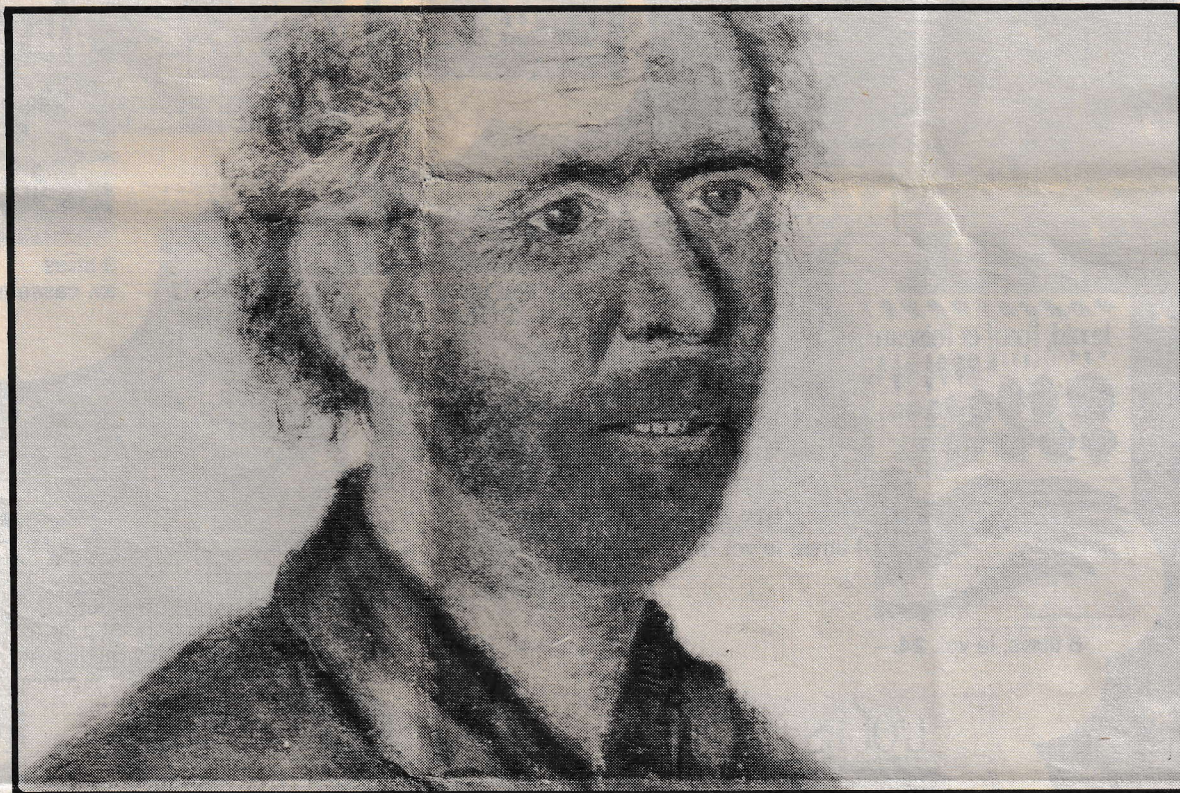


CONSTRUIRE 7 décembre 1988

Un peintre ressuscité



La moitié de l'œuvre de Riesemey est constituée de portraits des « petits gens » qu'il observait à la Basse-Ville de Fribourg...

Drôle de peintre dans un drôle de monde, Ernest Riesemey est mort en 1967, à l'âge de 60 ans. Du 15 décembre à fin janvier, le Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg lève le voile sur une œuvre étonnante

A vrai dire, davantage que l'œuvre elle-même qu'on ne saurait qualifier de novatrice – portraits, paysages et natures mortes – ce sont les conditions de son éclosion, puis de sa résurrection qui étonnent surtout. L'artiste paraissait définitivement classé dans le casier confidentiel des peintres du dimanche et voilà qu'il investit le Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg! Que s'est-il passé?

Des étincelles

A l'exception d'une exposition personnelle à Winterthour au début des années 60, Ernest Riesemey n'a participé qu'à des accrochages collectifs. Son principal titre de gloire fut d'être le seul peintre fribourgeois invité à une exposition des sculpteurs, peintres et architectes suisses, à Berne. C'était en 1953. Côté achats, on peut mentionner deux acquisitions du Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg (un autoportrait en 1950 et «La Roulotte») et l'achat d'une toile, «Der Bettler» (Le Mendiant), par la Confédération, œuvre aujourd'hui déposée au Musée des Beaux-Arts de Winterthour. Et puis, neuf ans après le décès du peintre, six toiles ont été accrochées dans une exposition d'art naïf à la Villa Malpensata de Lugano.

Tout cela n'empêche pas que Riesemey a peint dans l'ombre et vendu très peu. Autodidacte – il apprenait en regardant les toiles des maîtres, en visitant les grands musées – Riesemey n'était pas pris au sérieux et ne se prenait probablement pas au sérieux lui-

même. La plupart du temps, il vendait ses toiles (150 dénombrées) pour une bouchée de pain, les brayait et même les donnait.

Sa trajectoire se résume en quelques mots. A 16 ans, il abrège son apprentissage de mécanicien-électricien (à Yverdon) et regagne Fribourg après un été au sanatorium. Il travaille alors avec ses frères dans la laiterie familiale de la Basse-Ville dont il épouse la vendeuse après la mort de ses parents. Totalement immergé dans le monde rude de la Basse-Ville, il observe les gens, surtout ceux du petit peuple, les ivrognes, les clochards. Il les observe, les emmène dans son atelier, les installe sur un tabouret et se met à peindre. La moitié de son œuvre est constituée de portraits, autant de figures pathétiques, de mines patibulaires plantées-là sur leurs bustes raides à mariner dans la gêne, l'ennui et la déréliction.

Un rêve patient

Laitier fantasque et peintre marginal, Riesemey nourrissait un rêve: exposer au Musée d'Art et d'Histoire, dans la ville respectable. Rêve exaucé pour le 21^{me} anniversaire de sa mort, ses laudateurs ayant manqué dans l'escalier la marche commémorative des dizaines bien rondes. Vingt ou vingt-et-un ans après, qu'importe, pourvu que l'on comprenne.

Deux personnages ont compris Riesemey. Il y a d'abord Hafis Bertschinger, la cinquantaine, artiste peintre et historien d'art à Fribourg. Arrivé dans la Basse-Ville en 1970, il a découvert en

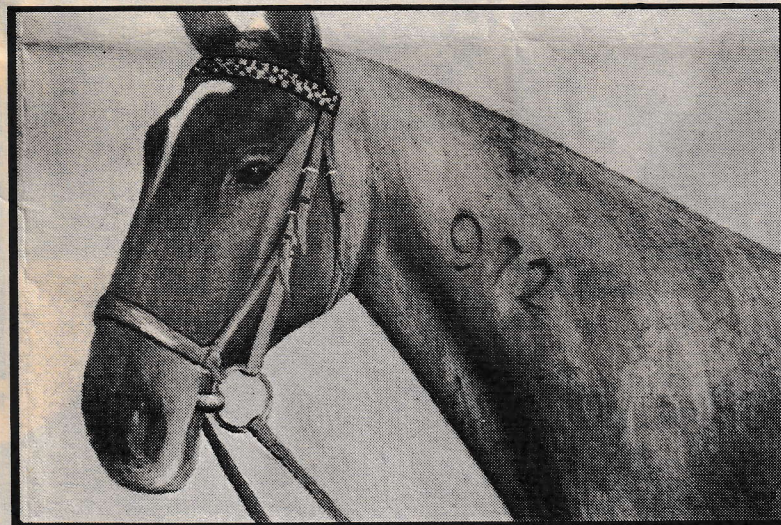
voisin l'œuvre de Riesemey. Bien trop grave, à son avis, et techniquement maîtrisée, pour être rangée dans «l'école naïve.» Hafis Bertschinger a travaillé pendant douze ans à la rédaction d'un catalogue raisonné. Sur les 150 toiles recensées, il estime qu'une bonne moitié tient la rampe; ce sont celles-ci qui seront exposées au Musée d'Art et d'Histoire. On perçoit quelques influences, d'ailleurs contradictoires (Hodler ou encore Corot), mais Riesemey avait une patte très personnelle. «C'est un très grand talent naturel», commente sobrement l'expert. Si naturel que l'étude a révélé des retouches récentes sur quelques tableaux!

L'hommage posthume à Riesemey ne

se limite pas à l'exposition; une publication (contributions du journaliste Claude Chuard et de Hafis Bertschinger) marquera l'événement.

Le second personnage-clé de la résurrection du peintre-laitier, c'est l'inévitable peintre-boucher Corpataux. Découvrant l'œuvre il y a deux ans, il s'est mis à accumuler des toiles: il en posséderait aujourd'hui une vingtaine. Démarche surprenante, cet autre laudateur en a fait accrocher une dizaine, avant la rétrospective du musée, dans la très bourgeoise salle à manger de l'Hôtel Zaehringen. De la cote d'amour à la cote tout court, il n'y a peut-être qu'un pas à franchir.

Jean-B. Vuillème



...mais il a peint également nombre de natures mortes ou d'animaux.

Photos Jean-Luc Cramatte